

Hommage à Gustave Roud

Autor(en): **Jaccottet, Ph. / Roud, Gustave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **20 (1974)**

Heft 2

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-848746>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HOMMAGE A **Gustave ROUD**

Gustave Roud est né le 20 avril 1897 à Saint-Léger près Vevey. En 1908, sa famille vient s'installer à Carrouge, un village de la montagne vaudoise que le poète ne quittera plus jamais. Etudes de lettres et licence à l'Université de Lausanne. En 1915, des poèmes de G. Roud sont publiés dans un numéro spécial des *Cahiers vaudois* ; en 1927 paraît l'*Adieu*, et, deux ans plus tard, chez l'éditeur Mermod, les *Feuillets*. De 1930 à 1932, Roud fait partie de la rédaction d'*Aujourd'hui*, revue hebdomadaire dirigée par C.-F. Ramuz.

Outre ses œuvres poétiques, G. Roud a élaboré de nombreuses traductions de Hölderlin, Rilke et Novalis.

Œuvres :

- 1927 *Adieu*, Au Verseau, Lausanne.
- 1929 *Feuillets*, Mermod, Lausanne.
- 1932 *Petit traité de la marche en plaine*, Mermod, Lausanne.
- 1941 *Pour un Moissonneur*, Mermod, Lausanne.
- 1945 *Air de la Solitude*, Mermod, Lausanne.
- 1958 *Le repos du cavalier*, Bibliothèque des arts, Lausanne.
- 1967 *Pour un Requiem*, Payot, Lausanne.
- 1973 *Campagne perdue*.

L'auteur de l'« *Hommage à Gustave Roud* », le poète **Philippe Jaccottet**, est né à Moudon en 1925. Etudes de lettres à Lausanne ; collaboration avec l'éditeur Mermod. Vit maintenant à Grignan (Drôme), se vouant à son travail poétique et à des traductions, parmi lesquelles des œuvres de Th. Mann, Hölderlin, R. Musil, Homère, C. Cassola.

Œuvres :

- 1947 *Requiem*, Mermod, Lausanne.

- 1954 *L'Effraie et autres poèmes*, Gallimard, Paris.
- 1958 *L'Ignorant*, Gallimard, Paris.
- 1961 *Les Eléments d'un songe*, Gallimard, Paris.
- 1961 *L'Obscurité*, Gallimard, Paris.
- 1963 *La Semaïson*, Payot, Lausanne.
- 1969 *Leçons*, Payot, Lausanne.
- 1970 *Paysages avec figures absentes*, Gallimard, Paris.
- 1972 *La Semaïson*, Gallimard, Paris.

DANS mon pays qui est trop froid pour que la vigne y croisse, il n'y a pas même de treilles aux façades. Mais vers la fin des après-midis d'octobre, les femmes aux fontaines ou parmi les dahlias, les hommes la tête sous les feuilles, qui tâtonnent

d'une main dorée dans le ciel plein de pommes, s'arrêtent, tournent leur visage vers la route. Quelque chose déjà vous serre le cœur.

C'est d'abord, longtemps secouée et suspendue, une mince poignée de grelots monotones.

Puis, au pas des chevaux invisibles, le roulement, le craquement des chars. Le vin monte des bords du lac vers la ville à l'horizon qui l'attend.

Un pan de mur fauve, un pan de mur bleu. Entre deux, la route noire. Un cheval paraît, puis deux, puis trois. Qu'ils sont beaux, ces lents attelages, tête baissée, tête levée au coup des clochettes ! Un pompon rouge roule aux crinières et sur chaque bonde on voit trembler un bouquet de fleurs plus éclatantes encore. Les hommes, jambes pendantes, une main à la panse des futailles, tirent sur le cuir froid des rênes ou brusquement sautent du char et reprennent une marche engourdie. L'ivresse ou l'air vif de la route colore leur face. Les fouets claquent sous la grêle des feuilles mortes.

On les regarde avec envie, avec tristesse aussi.

Tristesse de l'hiver proche (on y songe soudain) où peureusement l'on entrera, mais envie plus encore, comme l'on envie ceux qui assistent à une fête où nous ne serons jamais. Couchés sur leur lit d'osier, ces vases traînent derrière eux l'écho muet d'un pays tout sonore de cris et de rires. La nuit surtout, quand les pas, les roues, les cloches qui reviennent traversent les rêves et les rompent, cette fête se reconstruit dans le noir ; les murs tachés du sulfure, un laurier-rose devant l'auberge, le garçon bleu qui, d'un coup de reins, se délivre...

Mais elle n'est pas pour nous, Aimé. Laisse-toi doucement reprendre par le sommeil, tandis que dans la nuit les chars roulent. Sur un coude appuyé, tu peux voir encore au-delà des fenêtres les hautes ombres immatérielles glisser aux façades, et les lampes qui se balancent sous le ventre des futailles trouer l'obscur comme deux roses de feu et de brume.

Gustave ROUD

A l'écart de la vaine rumeur littéraire, comme dans l'angle le plus sombre d'une chambre, se tient depuis un demi-siècle cet homme silencieux et droit, plus noble et plus endurant qu'aucun autre. (J'ai dit la « vaine » rumeur en pensant à toute une part inutile de la littérature — sa plus grande part — que le temps balaie à mesure ; pas si vaine tout de même en ce sens qu'elle vaut à qui l'entretient des avantages immédiats et tangibles dont Gustave Roud aura été privé toute sa vie ; ce manque-là aussi exige l'endurance.) Endurant, donc, à l'insécurité matérielle, mais plus encore à l'insécurité spirituelle de qui n'est jamais certain de ne pas s'égarer dans des chimères, ou d'être suffisamment fidèle à ses visions et à ses choix.

J'ai toujours vu dans cette vie obstinée et discrète le modèle exemplaire d'une aventure purement intérieure. Il y a, on ne le sait que trop, l'écrivain qui cherche le succès, n'importe quel succès ; il y a celui, plus respectable, qui met ses dons au service d'une cause ; mais il y a aussi celui qui poursuit une expérience solitaire, à l'écart, dans l'ignorance ou le refus des modes, celui qui peut avoir l'air de poursuivre un rêve égoïste, désuet ou même aberrant. Or, voilà que peu à peu, lentement certes (et cette lenteur aussi doit être patiemment subie), l'aventure solitaire se révèle rayonnante (même si ce rayonnement, ici, est plutôt sourd et doux ou voilé) ; l'œuvre qui en naît trouve ses lecteurs, elle leur parle, elle leur devient nécessaire, bienfaisante, et cette fois, non pour une heure, mais durablement.

De quelle espèce d'aventure s'agit-il donc ? A première vue, en feuilletant des livres de Roud, le *Petit Traité de la marche en plaine*, *Pour un Moissonneur*, *Feuillets*, on serait tenté de croire qu'il a écrit les « Géorgiques » vaudoises, tant la campagne, avec ses travaux et ses

fêtes, y est merveilleusement présente. Mais cette campagne est le lieu, et en partie l'aliment, de passions et de visions qui n'ont rien de rustique. Aussi peut-on définir l'aventure de Gustave Roud comme la poursuite de visions reçues indépendamment de tout exercice mystique comme de toute intoxication, et telles qu'elles en arrivent à changer le cours d'une vie.

La découverte, amère, d'une fatalité de solitude, de l'impossibilité de connaître le « bonheur humain », tel du moins qu'il apparaît au-delà des vitres au rôdeur, voilà ce qui jette le jeune poète sur les routes de son pays ; mais ainsi blessé, rudement, ses yeux se dessillent : il voit ce que les autres vivent sans savoir, il voit plus loin. La beauté de la matière, oui, nullement une beauté abstraite, la beauté des corps, des visages, du corps terrestre, du ciel couleur de regard humain, leur harmonie parfois révélée un instant dans un paysage, le poursuit, l'obsède ; à tel point qu'il ne peut plus croire qu'elle ne soit que beauté au sens commun, c'est-à-dire ornement dépourvu de sens. La beauté, au vagabond qui se sent si souvent misérable, désigne avec insistance, encore que de façon détournée, un chemin ; peut-être est-il malaisé de comprendre où ce chemin conduit, et l'inquiétude qu'il puisse vous avoir égaré subsistera toujours ; néanmoins, c'est un chemin, c'est une ouverture, et comment ne pas s'y engager ? Si cette beauté aperçue par instants seulement était le reflet d'une autre, plus profonde ; si ce monde où il n'y a aucune place pour le poète était, en réalité, malgré l'éloignement des dieux, tout imprégné aujourd'hui encore de leur substance ? Si le vagabond démuné y voyait plus clair, à sa façon, que le penseur ?

J'ai vu tout récemment, sur l'écran, des météorologues tra-

vailer ; ils recueillaient régulièrement, en divers points du globe, les traces de ces puissances à demi-invisibles, capricieuses, redoutables quelquefois, que sont les vents, le froid, l'humide ; ils rassemblaient ces signes, les reportaient sur des cartes où d'autres, quand ce n'était pas une machine, traçaient ensuite le bref visage d'un moment de leur ciel. Les poètes, depuis le début des temps, travaillent eux aussi, mais isolément, à la carte de notre ciel intérieur, plus imprévisible et plus mobile encore. Cette carte où il faudrait que la mort aussi eût ses repères. Quand le chemin que suit le vagabond paraît, à la faveur de ses entrevisions, prendre un sens, le vagabond se mue, sinon en pèlerin (il faudrait pour cela un but, un itinéraire fixés d'avance), du moins en quêteur, comme au temps du Graal. Breton aussi, toute sa vie, a cherché l'« or du temps ». Si tel visage, tel angle de forêt, telle pente des prés a paru ouvrir une perspective sur l'ordre secret du monde, sur un ordre au moins possible, il faut bien sûr y revenir, les scruter inlassablement, ne pas les laisser échapper au souvenir. Des perspectives seulement, mais plus précieuses qu'aucun bien. Il arrive toutefois, et c'est une des difficultés étranges, rebutantes, de cette tâche, que les signes fuient justement l'excès d'attention, que les visions se refusent à qui les désire trop ardemment...

L'œuvre de Gustave Roud, à travers une description sans cesse reprise, retouchée, de l'année paysanne, c'est, au fond, la relation de cette recherche inquiète, plus souvent déçue que comblée. Et c'est en quoi elle est moderne, en dépit d'une forme traditionnelle, celle du poème en prose modelé tour à tour par Baudelaire, Mallarmé et Claudel.

Lorsqu'on referme le dernier livre de Gustave Roud, le

Requiem, on a le sentiment tout de même que quelque chose a été atteint, et conquis, dans un suprême effort de tout l'être. C'est ce qui rend ce livre si poignant. L'œuvre commencée sur un cri d'adieu (adieu au monde et, paradoxalement, adieu à la poésie qui semble tout de suite impossible), s'achèverait ainsi sur un hymne, comme le cheminement de Rilke a voulu aboutir à la *Dixième Elégie*.

Le poète que son existence souvent plus qu'à demi spectrale a rapproché des morts parvient ici, grâce aux larmes, à refranchir la distance temporelle, à rejoindre, dans la plus haute et la plus humble vision, le jardin de l'enfance : « De deuil en deuil, il a fallu toute une vie, toute ma vie pour recevoir enfin ce don immérité : le secret qui va nous joindre. » Ce secret, c'est que dans le cœur décanté lentement par la souffrance, il n'y a plus de séparation, plus de distance, plus de mort. Moment admirable, hauteur où aucune œuvre en notre pays ne s'était jamais hissée... Mais qui ne redouterait qu'il n'y eût là qu'un moment de grâce, payé de nouveaux doutes, d'autres angoisses ?

Alors, en ce mois de plein hiver où j'écris, je pense à l'homme de grand âge et de parfaite dignité autour de qui, comme autour de tout vieillard, se multiplient les absences. J'éprouve le vide aggravé de la grande maison, le froid de ses parties d'ombre ; et, malgré les présences secourables, la solitude approfondie. Je vois la fenêtre familière et, au-delà des vitres, la page de neige du jardin. Puissent-ils s'y inscrire encore nombreux, les signes fidèles : ne serait-ce qu'une feuille sèche ornée de givre, à défaut d'un pas humain, ou ces traces d'oiseaux qui prouvent le ciel : viatique d'un autre Voyageur d'hiver...

Ph. JACCOTTET,
- Pro Helvetia -

Société Helvétique de Bienfaisance

21, avenue Jean-Jaurès
92130 ISSY-LES-MOULINEAUX

CONVOIS D'ENFANTS A DESTINATION DE LA SUISSE (Juillet-Août 1974)

Peuvent y participer tous les enfants de 7 à 15 ans, de père suisse ou ayant la nationalité suisse par leur mère.

Inscriptions : du 1^{er} au 20 mars 1974 (sauf lundi) à la Société Helvétique de Bienfaisance, 21, avenue Jean-Jaurès, 92130 Issy-les-Moulineaux (tél. 736-également tous les renseignements concernant le placement des enfants.

Le carnet du « Messager »

Lydia Steiger-Steffen

On nous prie d'annoncer le décès de Mme Lydia Steiger-Steffen survenu à Schlieren, à l'âge de 74 ans.

Mme Steiger a habité environ 40 ans à Paris et tenait le restaurant suisse « Le Chalet », rue de la Lune.

La Franscini (Amicale Tessinoise)

Elle tiendra son banquet annuel avec bal, jeux et surprises, le dimanche 3 mars 1974, à 13 heures précises, dans les salons du Grand Hôtel du Pavillon, 36, rue de l'Echiquier, 75010 Paris

Ticinesi tutti et chers amis du Tessin, venez passer avec nous un après-midi dans une ambiance bien chaude pour revivre votre attachement de toujours à nos montagnes, au petit pays, à notre Ticino. Merci.

Inscriptions auprès de :

- Prospero C., 104, rue d'Avron, 75020 Paris. Tél. 343-05-43.
- Bonetti D., 26, rue Guynemer, 75005 Paris. Tél. 548-06-85.
- Gobbi V., 61, rue St-Antoine, 75004 Paris. Tél. 272-13-10.
- Brentini V., 246, rue de la Convention, 75015 Paris. Tél. 532-73-47.

les arts

par Edmond Leuba

Seize artistes de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses — section de Paris — offrent en souscription un second recueil de gravures originales.

Elles ont été tirées à la main sur vélin d'arches, signées et numérotées. Format 38 × 28 cm sous emboîtement. Tirage de 1 à 100 exemplaires.

Conditions de souscription : 350 francs.

Robert Boinay, lino ; Jean Cornu, burin ; Marcel Dupertuis, lino ; Robert Furter von Staufen, taille douce ; Léonce Maurice Gaudin, litho ; Esther Hess, empreinte ; Christian Jaccard, litho ; Edmond Leuba, burin ; Pierre Mathey de l'Etang, sérigraphie ; Charles Meystre, aquarelle ; Bruno Müller, litho ; Charles Pierrehumbert, litho ; H.P. Rouyer, litho ; Thierry Vernet, burin ; Georges Visconti, bois ; Michel Wolfender, aquarelle.

Les souscriptions sont à adresser à : Section de Paris des P.S.A.S., 152, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris - C.C.P. Paris 22-139-65.

CARTE DE SOUSCRIPTION

Je souscris à l'achat du recueil de gravures des peintres et sculpteurs suisses de Paris.

Je commande recueil(s) à 350 francs chacun.

Nom :

Adresse :

Mode de règlement :

Date :

Signature :

André Evard

Pour ceux qui ont vu, pendant des décades, dans les salons de peinture neuchâtelois, les œuvres d'André Evard, faisant cavalier seul par la rigueur de ses